

Par Robert KEMP

Le plaisir que nous a donné cet exercice de haute scolasticité, cette farfouille de caniveaux, ces simulations phibosodiques, les finesses d'opérette, écote d'édifice ou à la manière d'un Maurice Donnay sans aménité, a été beaucoup plus tôt que je ne m'aperçois, ce fut croquer à un docteur en cent de blâmes. Et je trouve d'ailleurs Jean Vilar, qui a mis la pièce en scène après tant d'essais, d'intentions, un sentiment et d'usage de ce qu'il est, je veux dire un objet à de même, une parodie acide, glacée, beaucoup moins importante que ses auteurs, leurs ne s'efforçant à le prétendre, mais parfaite dans ses étroites limites, une œuvre littéraire... On découvre vite l'ironie des décrets salubrités de Louis Guichard — la Thébaine dans une robe de chambre dans le manche d'un porte-plume; — et la délicate des cheveux nœuds, la souplesse du costume de Créon, la coupe de boutons ou la prise en tueur sphérique, la valeur de Tiresias, marmotée, parodie à celle d'un Lazare revenu du pays dont il ne dira jamais rien, n'ont regretté.

L'Œdipe de Sophocle, fameuse vocation dont on recommande les textes, est comme paré de quarts de citron qui en rayonnent les funèbres et égayent l'œil.

C'est joué à ravir, Jean Vilar est chez lui, à Thèbes. Plus intelligent que le personnage, il nous offre un Œdipe dédoublé qui se regard e et se juge vivre, mesure ses goémonies vaniteux, s'applaudit de ses imprudences; qui joue au phibosodisme, mais n'est pas sa dupe. Il ressemble beaucoup, de marque, à M. Jules Romains, quand il se moque, presque secrètement, de ses auteurs, et leur offre avec gravité quelques souvenirs oculaires. Pierre Berlioz, Créon douillet, bordé de lard sensible, pouspous mûglozes, bonté, jousseur, explicable, est d'un bout à l'autre excellent. Un peu « pasteur » et monotone, mais noble après tout, docteurlement déiste et opiniâtrement préhérent, M. William Sabatier flaire Tiresias et parle le texte édifiant avec une force qui ne cache heureusement point les diableries gidiennes. Les deux fils, Bernard Dhéron-Étiocle et J.-P. Calvé-Polymère, rôles assez faciles, ont de l'éclat, des voix jeunes et des silhouettes périsantes. Mme Bosté, visage grecs dans l'onyx, fait glisser spirituellement au comique, de loin en loin, le personnage de Jocaste... Que c'est fait avec grâce! Les deux jeunes filles, Mlle Carrière-Aubignone et Mme Elina Labourdelle-Isimène, sont en cristal. La première moelleuse et chaste; la seconde pétillante de rires, de perversité, dangereux petit démon.

Les deux Thébains qui forment le « chœur », MM. Ouilin et Juillard, que leur pourrai-on reprocher?

Bref, l'exécution est irréprochable. Disons plus. Elle a de la verde; elle dynamise un texte réticent, contraint, cuit et recuit.

Quant à Œdipe, en soi, que dirai-je de plus? Et, rien scolaire, j'y reviens. L'émotion qui finalement s'en dégage et survit aux trombes et aux ambulations mêlées d'André Gide, vient de la légende, belle et sombre, et de Sophocle... Ce grand déboulaire, qui se laisse après vingt-cinq siècles dépouiller et exploiter, mérite bien qu'on dise: « Ces beautés que vous applaudissez, elles sont de lui! Ces « nouvelles » qui tiennent de sa latinité Odore, pulvérisée d'argent. Payez-lui au moins, en hommages, quelques droits d'auteur... »

Les fureurs revendicatrices d'Œdipe contre les dieux, leur pervicacité et leurs oracles qui l'emprisonnent dans des « nécessités », ces spasmes d'un libre à l'aise aux phos, « se chaient dans le plébiscite d'Œdipe, assis sur sa pierre, en cue des maraillies d'Athènes.

Sophocle n'aurait pas osé se prolonger l'inceste d'Œdipe d'une génération, reculer et allonger chez les deux parents, le désir impotent de leurs unions. C'est est la part de Gide aristophanien. C'est ainsi qu'André Gide, Jean Vilar, recherchent sur son modèle.

Quant à la philosophie personnelle de cet Œdipe-là, elle n'est, permettez-moi de le dire, que fausse. J'ajouterais, le m'obéissant quand on me dit la fameuse réponse unique à l'homme: que lions? « C'est l'homme; et cet homme unique pour chacun de nous, c'est moi. » Beau thème! L'anthropocentrisme et l'étude de l'homme par l'homme dériveraient du phibosodisme et de l'énigme du Sphinx classique. C'est à l'origine de la phibosodisme, qui est devenue cette merveille: « Grand homme répondit: l'homme? » C'est l'homme le limite de son savoir, de sa puissance. Au fait, cela revient à dire: « L'explication du Cosmos est trop difficile pour nous. » Et celui qui, retenu à la tâche, répondait: « Mais, tu dis l'homme. Qu'est-ce que l'homme? » « C'est l'homme, dit-il, préfaceuse formule d'homme, répondit-il, de son côté? »

Le mot, cependant, je veux, dans l'œuvre d'Œdipe, dans les discours de l'Œdipe,

de l'ère chrétienne de patience, de rachet par le repentir et l'humilité; solution proposée par l'apôtre Paul, qui perd tout d'un coup à la fois son pays et son honneur, et choisit pour lui le supplice des yeux aveuglés et des longues ténèbres. Il substitue sa justice à la justice divine. Il est satisfait. Un sens nous est offert dans un geste antique, à Thèbes, à la scène.

C'est donc intéressant. Mais, au nom de Zeus, ne craions pas au miracle. L'Œdipe gidiien n'est pas la destinée humaine. Il n'ajoute qu'une flamme ou soleil de Sophocle.

La soirée débute par un poème dramatique hésitant, verbeux, tourmenteur et obscur de M. Maurice Clavel, que l'on a vainement supplié, après sa Terrasse de Mill, de se méfier de l'éloquence, qui fait toujours en fausse éloquence, et de ses images, qui le conduisent à la fausse parole. Et le fureur oratoire lui a fait plus de mal que son goussine.

Deux hommes, dans une solitude pierreuse et brûlée de France — pendant la guerre, — se rencontrent. Cette solitude désolée c'est bien l'image de notre pays, encadré de rafales de mitrailleuse, rangé d'espions, où chacun se sentait abandonné; et où deux Français, face à face, commençant par se soupçonner, et à la fin se traitaient de troilles ridicules. Près de là, dans un jardin, une cathédrale romane, une scène des saintes-Maries, offre sa fraîcheur, sa paix; assiste de son silence et de ses silences. C'est Maguicenne. Et les deux ennemis finissent par se reconnaître, sous l'influence de cette « reine, expérimentée et habile par l'esprit de tolérance et de miséricorde.

Bien. Mais qui sont-ils, et que disent-

ils? À quoi servent les deux filles forcenées avec qui ils échangent des tendresses et des insultes? Je vois bien que le théâtre est un politicien verbeux, idéalist, porteur de systèmes, gonflé de quarts et de discours; un débris...

Le jeune est plus mystérieux. Il a la haine de l'autre. Mais qui était son maître? Thorez, Mauras? Mystère. Ils échangent prose et vers; les proses plus claires; pas trop. Les vers sautent du pieu au meilleur; et ils ont la douceur des vers de Chaplain dans sa Pucelle.

Je suis avéré de protester: j'ai mal cette utilisation est fautive, celle « l'homme » comme l'appelle J.-L. Barrouil est artificielle. Dans le fin fond je découvre avec horreur que cette verbosité, ces trépidations, ces ramentés évoquent le plus folle des romantismes. Tenez! Maguicenne c'est la Grèce des légendes de 1898. À cela près que Coppe n'y aurait rien compris, car il était naïf.

J'ai erreur. En étrange. Les démons flots de La Fontaine. C'est une maladie de ce temps. On veut noble pour saint. Les uns d'Assise, et M. Maurice Clavel se croit Dante ou Agrippa d'Aubigné.

Quel ennemi? Donnez à cette plainte le sens que vous voulez. Le fort, le faible, j'y souscris.

J.-L. Barrouil, en proie à ses démons, a palpité, maudit, démi. Il a à dire, vers la fin, le plus joli couplet, opales, rustique, de la pièce. Il y est argus. Une clarté dans cette brousse épaisse. M. Jean Servais est gouverneur, déceper, en proie au vertige. Mme Sillon Monfort et Elina Labourdelle essayent d'émouvoir. Mais de quel fait-il s'émouvoir? Sphinx? Sphinx de grand? « Imitation de fer forge?... »

La légèreté bondissante de Mme Labourdelle parmi les pierres de la Crau est le meilleur souvenir que laissent ces lugubres minutes.

